

Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada

Report of the Annual Meeting

Quelques notes sur Cartier

Gustave Lanctot

Volume 13, numéro 1, 1934

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/300126ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/300126ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0317-0594 (imprimé)

1712-9095 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanctot, G. (1934). Quelques notes sur Cartier. *Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association / Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada*, 13(1), 40–47. <https://doi.org/10.7202/300126ar>

QUELQUES NOTES SUR CARTIER

Par GUSTAVE LANCTOT

Il y a quatre cents ans passés, en 1534, Jacques Cartier accomplissait le premier périple du golfe Saint-Laurent et révélait à l'Europe l'existence d'un grand pays, qui devait être un jour le Canada.

Cet anniversaire a déclenché une avalanche d'articles, de brochures, et de livres, consacrés à la commémoration de ce geste qui ouvre notre histoire documentaire. À cette occasion, comme presque tous les écrivains se sont plutôt penchés sur les cartes et les récits de voyages du capitaine malouin, il semble qu'on puisse encore, non sans profit, esquisser une biographie de l'homme et du navigateur.

De l'enfance de Jacques Cartier, on ne sait que fort peu de chose malgré la célébrité que lui apporteront ses découvertes. Il ne faut pas, d'ailleurs, s'en étonner: on ignore également tout de la vie première de Colomb, de Cabot, et de Verazzano. Au moins, peut-on affirmer que, fils aîné de Jamet Cartier et de Josseline Jansart, Jacques naquit, au cours du dernier semestre de 1491, à Saint-Malo, dans la rue de Buhen, à deux pas des remparts que la mer vient battre chaque jour de sa vague montante. Sur son enfance et sa jeunesse, on ne possède que ce détail, qu'il fréquenta l'école assidûment, ce qui marque, à cette époque, le bon rang de sa famille. Il y prit, avec les rudiments habituels, le goût de l'instruction et des connaissances sérieuses, qu'il affirmera tout au long de sa vie.

Dans la ville malouine, où toute l'existence s'ordonne sous le signe de la mer, il dût commencer assez tôt l'apprentissage de la navigation; il est fort probable qu'il fit, à plus d'une reprise, au cours de sa jeunesse, le voyage de Terre-Neuve, ce noviciat quasi indispensable et préparatoire à toute carrière maritime pour un Malouin.

En l'absence de toute indication d'autre source, on peut encore admettre que, c'est au contact des pêcheurs du Portugal, rencontrés sur le Grand Banc, qu'il apprit le portugais. Quoiqu'il en soit, dès 1518, à vingt-sept ans, il s'intitule marchand à St. Malo, en l'île, et qui dit marchand malouin dit également armateur. En tout cas, on le voit sans tarder se mettre au courant de la loi: il fait l'achat de la *Coutume de Bretagne* et, lecteur réfléchi, il griffonne des notes en marge de certains articles qui lui semblent réclamer des précisions.

Quant à sa famille, elle descend, à coup sûr, d'une lignée honorable: car, à cette époque de démarcations sociales bien nettes, Cartier, quoiqu'il n'ait que trente ans, compte déjà, évidemment du fait de sa naissance, parmi les "gens d'estat", au dire du registre de Saint-Malo. Aussi, de bonne heure, avant même la renommée qui viendra vite, on recherche, à titre de compère ou de témoin, sa présence aux baptêmes, où il appose une belle signature, énergique et tranchée, ornée de fions, à la façon des hommes instruits du temps. On prend même soin de noter au-bas des actes, dès 1519, comme un honneur, que "Jac. Cartier présans fut". À l'une de ces cérémonies, qui tombe le jour de la Saint-Jean et où se rencontrent le "noble homme", procureur de Saint-Malo et le prévôt de la confrérie de Saint-Jean, Cartier marche de pair avec eux, derrière les "sonneux et taborins". Ainsi doit-on s'expliquer de le voir, en

avril 1520, à vingt-neuf ans, épouser, une jeune personne de haute famille, Catherine, fille de Jacques des Granches, sieur de la Ville-ès-Gars, chevalier du roi et connétable de Saint-Malo, qui avait des alliances en haut lieu. Et la famille des Granches se rattache à la non moins importante maison des Maingart.

Pendant les deux années qui suivent son mariage—1521 et 1522—Cartier reste à Saint-Malo avec sa jeune femme, occupé aux affaires de son commerce. Soudainement son nom cesse de figurer aux actes publics, de janvier 1523 au mois d'août 1524. La conclusion surgit qu'il navigue sans doute les océans: ne se peut-il pas qu'il fasse partie de l'expédition de Verazzano, qui occupe justement le long intervalle entre ces deux dates. En effet, portant commission de François I, le navigateur florentin tente, en 1523, de trouver le passage vers la Chine par la route du nord, où les glaces arrêtent un jour ses navires; forcé de revenir en Europe, il prend de nouveau le départ, en janvier 1524, explore la côte américaine, de la Floride à Terre-Neuve, et rentre à Dieppe au mois de juillet, retour qui coïncide avec la réapparition de Cartier à un baptême, le 27 août suivant.

Durant les mois qui suivent, Cartier ne s'éloigne pas de Saint-Malo, où les registres constatent sa présence à de brefs intervalles jusqu'au mois d'avril 1526. Après cette date, on le perd de vue à nouveau, mais le 31 juillet 1528, sa femme figure, comme première marraine d'une petite indigène du Brésil, probablement parce qu'elle en fut ramenée par son mari, quelque temps auparavant. Est-ce que l'explication de ces trois faits qui s'enchaînent: absence de Cartier, en 1527 et 1528; sa connaissance du Brésil, révélée par ses écrits; et la qualité de marraine dévolue à sa femme, aussi marraine, plus tard, au baptême des Indiens ramenés de Stadacona par son mari, ne réside pas dans la participation de Cartier au voyage de Verazzano, qui se termine, en cette année 1528, sur les côtes du Brésil?

En faveur de cette hypothèse que Cartier accompagnait Verazzano en 1524 et en 1528, s'établit encore toute une convergence, sinon de témoignages, du moins, de probabilités, aussi suggestives que lumineuses. D'abord, le Malouin ne reçoit-il pas, en 1534, la mission de rechercher "ho outro mar do sul", l'autre mer du sud, qui est justement la mer que le Florentin a cru découvrir; en outre, n'est-ce pas curieux qu'il commence sa navigation à Terre-Neuve, exactement où son prédécesseur a terminé la sienne; ensuite, au lieu de fouiller la côte, pourquoi Cartier, s'il n'a pas déjà reconnu lui-même le littoral, se dirige-t-il, à l'encontre des autres explorateurs, droit comme une flèche, vers le détroit de Belle-Isle; de plus, comme l'expédition de 1528 s'est organisée, de concert avec l'amiral Chabot, ce dernier n'a-t-il pas choisi Cartier pour la continuation des découvertes, parce qu'il l'avait vu à l'oeuvre et le savait au courant des navigations verazzaniennes? Enfin, sa présence à côte de Verazzano révélerait la source de sa remarquable expérience maritime et, comme ces expéditions appareillèrent de Dieppe, centre de la science nautique et de la cartographie française, elle indiquerait aussi comment Cartier aurait pris contact avec les cosmographes et les navigateurs de l'époque.

Après ces voyages aventureux, Cartier s'accorde, sans doute, quelques mois de repos dans sa ville, où les registres affirment sa présence en avril 1529 ainsi qu'en juillet 1530. Deux ans s'écoulent ensuite sans qu'on relève sa signature au bas d'un acte quelconque. Faut-il avoir là simplement un ralentissement de natalité dans les familles de son en-

tourage? Il ne semble pas: car, à son retour, on le voit, de mai à septembre 1532, assister à quatre baptêmes. Pour expliquer cette absence de 1530 à 1532, il faut peut-être y situer un voyage doublé d'un stage auprès des cosmographes de Dieppe. À cette absence pourrait encore se raccorder une entreprise sous la direction de l'amiral Chabot, qui a dû nécessairement venir en contact avec lui avant de suggérer son nom au roi pour l'expédition de 1534. Voilà bien des hypothèses, ingénieuses sans doute, s'accompagnant de fortes probabilités, mais tout de même des hypothèses.

Quoiqu'il en soit, il est évident que Cartier fut un routier des mers. Formé par l'expérience au pied du beau-pré, il sut acquérir, au cours de ses randonnées océaniques, à l'école des grands pilotes, une connaissance approfondie de la navigation. Passé maître dans l'observation des étoiles, des courants marins, des vents périodiques, il savait se diriger, d'un continent à l'autre, par la boussole et devant ses variations, parfois intempestives, les corriger par l'estime et l'expérience. Avec le bâton de Jacob au soleil, ou avec le nyctorlabe aux étoiles, il pouvait faire le point en haute mer et déterminer la latitude avec une exactitude suffisante quoique, comme ses contemporains, il n'eût pas encore maîtrisé le problème des longitudes.

Marin expérimenté, pilote averti, Cartier possédait encore la science plus rare de relever au trait la route de sa caravelle. Topographe imparfait, sans doute, il dessinait tout de même des épures suffisamment exactes qui ont permis aux cartographes de Dieppe de dresser les mappemondes où se rangent à leur place, les terres canadiennes du Labrador à Hochelaga. S'élevant encore plus haut, il détenait certaines conceptions cosmographiques. Ainsi il refusait d'admettre la théorie ancienne de deux zones habitables, parce que tempérées, et de trois zones inhabitables, l'une parce que torride, et les deux autres parce que glaciales. À son sens, c'était là pure idéologie sans "aucunes raisons naturelles". "Par vraie expérience", affirmait-il, "les simples mariniens ont cogné le contraire d'icelle opinion." Homme pratique et réfléchi, il fait de l'expérience le guide de sa carrière.

Au niveau de la science générale de son époque, Cartier en subissait, d'autre part, les erreurs et les faiblesses. Aussi afin d'apprécier, en toute exactitude, sa carrière sur mer et sur terre, faut-il la considérer dans le cadre du temps et du milieu. Il ne faut pas l'oublier, à sa disposition, Cartier ne trouvait que des instruments médiocres, astrolabes et sabliers, boussoles primitives, et cartes insuffisantes. En outre, il avait à lutter, ce qui représente un facteur moral plus important qu'on ne croit, contre les idées de son siècle. La majorité de ce siècle acceptait avec conviction le folklore légendaire du Moyen-Age avec ses prodiges surnaturels et ses démons maléfiques. Dans ces légendes, l'Atlantique était la mer ténébreuse, où les navires s'engouffraient sans espoir de retour. Là se trouvaient des îles inconnues, jonchées de pierres précieuses, mais habitées par d'effroyables monstres. Son confrère, le pilote Jean Alfonse, dans sa *Cosmographie* nous dit qu'on y rencontre des hommes à figure de chien et d'autres qui n'ont qu'un oeil au front, ainsi que des hyènes qui imitent le langage humain et dont l'ombre paralyse ceux qu'elle touche. D'autre part, il affirmait qu'en "la ville de Cibola, les maisons sont couvertes d'or et d'argent". Ce n'était pas tous d'un pied ferme que les matelots, chercheurs de trésors, montaient à bord des caravelles de Cartier.

Voilà l'ambiance où s'active le navigateur, quand se conclut, en 1529, la paix de Cambrai entre la France et l'Espagne, dite paix de Dames, parce qu'elle fut négociée par Louise de Savoie, mère de François I et Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint. François, qui brûle de prendre sa revanche, mais dont le trésor est vide, n'est pas sans se rappeler les richesses que son rival tire du Mexique, richesse dont il a eu connaissance par la capture d'un galion de Cortez en 1521. S'il pouvait lui aussi, trouver une terre neuve avec des trésors! Ces terres neuves, elles existent, puisque Verazzano les a visitées et qu'il en a rapporté des lingots d'or. Voilà, maintenant qu'il s'est donné des alliés en Turquie et en Allemagne, le but à atteindre, afin de s'équiper pour la guerre de demain. Or, justement, on apprend que Pizarre vient de conquérir un nouveau pays aussi riche que le Mexique, le Pérou fabuleux. François se tourne vers son amiral Chabot et lui demande de mettre sur pied une expédition de recherche qui ira réclamer au Nouveau-Monde sa part de l'héritage d'Adam. Or, l'homme que désigne Chabot, au courant des réputations maritimes, à cause de sa compétence, et parce que, fort probablement il l'a vu à l'oeuvre sous Verazzano, c'est Jacques Cartier, capitaine et pilote de la cité Saint-Malo, capitale de la marine française.

Connaissant l'homme choisi par le roi et les moyens à la disposition, il reste à examiner la conduite et les résultats de ses explorations outre-océanes. Dès le début, le Malouin affirme une claire intelligence de sa mission. Sa première attention pour ce voyage aventureux est de choisir un équipage d'élite, tous des routiers et des braves. Quand de tels marinières lui manquent, il fait interdire le départ des morutiers, tant qu'il n'a pas recruté au complet parmi leurs équipages, les "maîtres et compagnons" émérites qui lui conviennent. Ce point assuré, dès le départ le 20 avril 1534, Cartier met à profit une connaissance approfondie de la navigation. Pilote habile et sûr, il suit si droitement sa route et capte si bien les vents qu'en vingt jours—un record—ses deux navires de soixante tonneaux chacun, portant soixante-et-un hommes, atterrissent au cap de Bonavista sur la côte orientale de Terre-Neuve.

Enfin, sur place, il déploie constamment une sagacité rare et une résolution invincible. Jusqu'ici, il a navigué en parages familiers, mais à partir de Brest ou Bonne-Espérance, en Labrador, il se hasarde dans l'inconnu. Voyant l'espace marin s'ouvrir indéfiniment devant lui, il se rend vite compte que ce n'est pas une simple baie, mais un golfe qui roule ainsi ses vagues à perte de vue. Une conclusion s'impose: puisque la baie des Châteaux en est l'exutoire, quelque part ailleurs, vers l'ouest, doit se trouver la fissure continentale qui l'alimente et communique avec les pays fabuleux situés quelque part devers la Chine et l'Inde, dans cette mer signalée au-delà d'un isthme par Verazzano et son cartographe.

Aussi pendant des jours Cartier s'oriente vers l'ouest, explorant toutes les ouvertures—conches, baies, rivières—qui pourraient lui livrer un passage. Devant toutes ces entrées, qui tour à tour se rétrécissent et bientôt se ferment, arrêtant la course des barques, il refuse de perdre l'espoir, même quand la baie des Chaleurs, si prometteuse par ses dimensions, se réduit, à la petite rivière de Restigouche, ce dont il fut "dollans et marriz". Car, ce pays, dont il longe le littoral, le ravit et l'enthousiasme. La "terre est en chaleur plus tempérée que la terre d'Espagne, et la plus belle qu'il soict possible de voir". Aussi, il ne se contente pas d'y planter une simple croix, comme à Saint-Servan (Lobster Bay), sur la côte du Labrador, pour faire "merche ou balise", mais il y

ajoute l'écusson de François I, à trois fleurs de lys en bosse, avec les mots: "Vive le Roy de France": il prend donc possession officielle du pays. Ensuite, il poursuit sa recherche du détroit inter-océanique jusqu'au jour, où il se heurte à l'île d'Anticosti, qu'il méprend pour la terre ferme. Là, il décide, vû la saison avancée et l'approche des bourrasques d'automne, si dangereuses sur le Grand Banc, de rentrer en France porter la nouvelle des découvertes, et de ces découvertes il ramène deux témoins, les fils même du chef indigène, Dom Agaya et Taignoagny.

De ce voyage, rapide pour l'époque, le résultat, apparemment négatif, reste, cependant, des plus fructueux. D'abord, au double point de vue de la navigation et de l'exploration, il constitue un succès sans accroc. Entre deux traversées records, le premier, Cartier a franchi la fameuse façade continentale qui avait arrêté tous ses devanciers de Cabot à Verazzano. La preuve est faite que cette baie des Châteaux est un immense golfe que bordent des terres nouvelles et tempérées, bien différentes de cette Terre-Neuve et de ce Labrador, rocheux et rébarbatifs, véritable "terre de Cain". Par Cartier, la contrée nouvelle, qui possède la chaleur et la fertilité, est venue s'ajouter à la couronne de France. Enfin, de cette terre, il ramène deux indigènes, Dom Agaya et Taignoagny, qui lui en apprendront les secrets: le voyage est un premier succès qui ouvre la porte à tous les espoirs.

Ainsi l'interpréta François I, enthousiasmé par les renseignements fournis par les deux naturels embarqués à Gaspé. Par eux, on sait bientôt que le golfe n'est que l'estuaire d'un très grand fleuve, "la rivière de Canada", et surtout qu'il existe un royaume de Saguenay où s'accumulent les métaux précieux. Déjà une renommée entoure Cartier de son prestige: grandi par cette découverte, il figure maintenant aux réunions des notables de St. Malo.

Sans tarder pour le nouveau voyage qu'ordonne François I, Cartier se voit attribuer la première commission officielle sur parchemin que fait délivrer un roi de France pour la découverte des Terres-Neuves. Cette deuxième expédition de 1535 le voit s'engager à fond, car il veut atteindre le fameux Saguenay. Sa relation, malheureusement est d'une brièveté qui nous laisse dans l'ignorance d'événements essentiels. Cependant, le récit indique bien que l'exploration du haut Saint-Laurent et la visite à Hochelaga s'accomplirent avec intelligence, méthode et succès. Seuls, les rapides de Lachine et l'avance de la saison forcent l'explorateur à retourner à son atterrissage de Québec; mais l'explorateur a vérifié sur place, d'une deuxième source, celle des indigènes d'Hochelaga, l'existence du Saguenay; et du haut de la montagne voisine, il a vu la rivière qui doit y conduire.

Au début, les relations avec les Indiens de Stadacona furent excellentes: ils apportaient aux navires de Cartier force poissons et gibiers; mais, au retour d'Hochelaga, se produisirent, entre les indigènes et les Français, les heurts sérieux qui devaient bientôt engendrer une hostilité toute proche de l'agression armée. Ce fut le premier échec dans la carrière canadienne de Cartier. Sur qui doit en retomber la responsabilité première? Evidemment sur les gens de Stadacona, sous l'inspiration malveillante de Dom Agaya. Les précisions nous manquent qui permettraient d'en fixer la genèse; mais n'est-ce pas la crainte de perdre le monopole des échanges avec les Européens qui pousse Donnacona à mettre obstacle à cette exploration du haut Saint-Laurent qui tient tant à coeur aux Français? L'exploration accomplie, n'est-ce pas

le même sentiment, exaspéré par l'entente amicale entre Cartier et Hochelaga, qui détermine le mécontentement et l'abstention frondeuse des Indiens? De là naît l'appréhension de perdre leurs fructueuses fonctions d'intermédiaires entre les tribus de l'intérieur et les navires européens qui font escale au Labrador. En définitive, c'est une cause économique qui, derrière les machinations de Dom Agaya, dresse la bourgade québécoise contre les Français. Dans cette querelle en germe, quelle part revient à l'attitude de Cartier. Il semble bien que le Malouin avait la décision prompte et le geste autoritaire. Le sage Champlain, lui, malgré les friponneries des Hurons et la rapacité des marchands, n'a pas connu la mésentente dans ses relations indiennes. Il subsiste, à coup sûr, un doute sur la diplomatie de Cartier dans le maniement des indigènes. Malheureusement, à cette situation défavorable, le scorbut apporte le coup décisif d'une nombreuse mortalité, qui enlève au Malouin toute possibilité de reprendre, au printemps, sa marche vers le Saguenay.

Ainsi l'expédition de 1535, si bien équipée, si brillante avec ses personnages, si prometteuse de résultats avec ses guides indiens, s'achève dans la pénombre d'un demi-succès. Au lieu de toucher au but espéré du Saguenay, arrêtée à l'automne par l'obstacle imprévu du saut Saint-Louis et décimée l'hiver par le terrible scorbut, elle marque simplement une seconde étape sans conclusion vers l'Eldorado canadien. Le crédit lui revient, cependant, d'une constatation primordiale: cette mer des Indes que Verazzano avait cru entrevoir, au delà d'un isthme, n'existe pas. C'est un continent—et non des îles—qui se dresse devant l'explorateur, continent où s'étendent les pays de Canada, d'Hochelaga, et de Saguenay. À ces renseignements géographiques, combien plus importante pour François I, s'accorde la certitude de deux faits: l'existence du Saguenay recéleur de métal précieux, et la présence, à ses portes, d'un peuple ami des Français.

En définitive, 1535, s'il signifie pour le royaume une regrettable remise à plus tard, c'est tout de même et surtout une confirmation authentique, indubitable du oui-dire des Indiens que le Saguenay renferme des mines de métal précieux, or et cuivre. Car, c'est là le grand triomphe du second voyage, triomphe que tous les biographes et les historiens ont manqué de relever, parce que Cartier en fit un secret qu'il ne révéla qu'à François I: de son voyage il a rapporté non seulement du cuivre, du "Caignet dazé", tel le "gran cousteau de cuivre rouge" de Donnacona "qui vient du dict Saguenay", mais surtout, il a mis entre les mains frémissantes du roi de beaux échantillons d'or fin: une douzaine de lamelles du précieux métal. C'était le premier or du Canada qui traversait les mers. Il ne venait pas du Saguenay, qui était la patrie du cuivre, au dire des Indiens d'Hochelaga, mais du pays au nord du lac Supérieur, de l'Ontario d'aujourd'hui.

Cet or de l'Ontario, que remit, sans doute, à Cartier l'agouhanna d'Hochelaga, François I ne peut s'empêcher d'en rêver avec "un grand désir et une grande envie". Seule, la guerre qui absorbe toute sa finance, le force à remettre à plus tard une nouvelle entreprise, mais, dès que la paix est venue, il songe au projet d'une expédition au pays du Saguenay. Un vice-roi en puissance, sinon en titre, La Roque de Roberval, en reçoit la direction avec, comme guide et technicien, Jacques Cartier, dont les alertes cinquante ans, ne s'effraient pas d'une expédition au-delà du terrible Long-Sault. Le voici, en 1541, dans son fort de Charlesbourg-

Royal, au Cap-Rouge avec son contingent de matelots, de soldats et de colons. Les détails manquent pour la plus grande partie de ce troisième séjour en terre canadienne. Bien organisée, l'expédition se termine, cependant, de façon compliquée et contradictoire, où se mêlent le bon et le mauvais, faillite et réussite. Une fois de plus, Cartier se trouva en conflit avec les indigènes. Conflit beaucoup plus grave, cette fois, car il y eut combat à main armée et au cours de l'hiver des Français tombèrent sous la flèche ou le tomahawk. L'échec du voyage s'annonçait total; car, devant l'épuisement des vivres, il fallait, après avoir perdu des hommes et fait d'énormes dépenses, reprendre la route de France sans rapporter une once de métal ni même un mot d'information supplémentaire.

Soudain, la situation se transforma. Sur la hauteur, aux environs du fort, on trouva des lames très fines d'un métal brillant, de l'or sans doute; et plus tard, on découvrit sur la plage des pépites étincelantes au soleil, à coup sûr des diamants. Ce fut un émerveillement; elles étaient là sous la main, les richesses fabuleuses dont parlaient les indigènes. Ce fut une frénésie: grattant le sol, on remplit, sans tarder, neuf tonneaux du métal doré et, creusant la grève, on recueillit quelques boucauts de pierres brillantes. Impatiemment, tous les jours des vigies scrutaient vers l'Est l'horizon laurentien, avec le secret espoir que ne paraîtraient pas les voiles de Roberval. Finalement, au contentement général, Cartier, impatient lui-même, fit lever l'ancre, en route vers la France.

À Terre-Neuve, voici qu'à l'escale connue, se balançaient dans le vent les caravelles de Roberval. Faisant bonne figure, le navigateur joua serré. Il présenta à son chef des échantillons du métal doré; sur-le-champ, on en fit l'épreuve, qui fut concluante: c'était de l'or. Malgré l'ordre de Roberval de retourner avec lui en Canada, la tentation pour Cartier fut plus forte que la discipline. Qui dit Malouin dit opiniâtre. Or, ayant atteint son but, il avait décidé de rentrer en France. Devant le succès éblouissant et l'or rêvé, découvert par lui, pouvait-il laisser le bénéfice et la gloire de cette découverte à autrui, fut-il son chef hiérarchique? D'ailleurs, devant le résultat magnifique, François I n'aurait-il pas vite fait de le louer, loin de l'en blâmer, de son empressement à venir déposer ces trésors à ses pieds. Aussi durant la nuit, Cartier mit secrètement à la voile en droiture sur Saint-Malo.

Dans les deux premiers voyages, l'échec apparent constituait en fait un succès réel. Dans le dernier, l'apparent succès se transforma en fiasco complet. A l'épreuve par les chimistes, l'or se révéla simples pyrites de fer et les diamants, du vulgaire mica. Quant à Roberval, le roi lui dépêcha l'ordre de rentrer en France, inutile qu'il était de s'attarder en ce pays sans richesses minières. Devant un creuset, les espoirs vertigineux du royaume avaient croulé en cataclysme; la montagne en travail avait enfanté une souris. On ne pardonne pas au rêve qui déçoit; du grand oeuvre de Cartier, de ses trois expéditions, il ne survécut en France qu'un proverbe: *Faux comme diamants de Canada*. Quoiqu'il restât un notable de Saint-Malo, une autorité maritime, Cartier cessa d'être le capitaine émérite, le grand explorateur vers qui se tournaient les yeux de tout un peuple. Il fallut attendre un demi-siècle et Lescarbot et Champlain pour que pleine justice fut rendue au navigateur malouin.

Il reste à conclure. Jacques Cartier s'affirme une des grandes figures maritimes de la France au seizième siècle. Supérieurement doué par la nature, maître de la science nautique de l'époque, organisateur

énergique et technicien compétent, il complète, par un talent d'observation, une sagacité constante et une fermeté inébranlable, un ensemble rare de dons et de qualités qui font de lui un chef et un explorateur remarquable. Peut-être lui a-t-il manqué une certaine souplesse dans les relations que possède Champlain avec les Indiens et une audace dans l'aventure que possède La Salle. Il n'en garde pas moins le très grand mérite d'avoir mené à bien trois grandes expéditions outre-océanes, et il reste, sans reproche, dans la déception que produisit un pays qui n'était, à cette époque, ni un Mexique ni un Pérou. Surtout il lui revient l'honneur suprême d'avoir découvert la moitié d'un continent, respecté les droits de l'indigène, ouvert au christianisme un nouveau champ d'apostolat, et d'avoir donné à son pays un territoire immense par ses ressources et ses richesses. À lui revient la gloire sans conteste et sans tache d'avoir exploré et mis au monde le magnifique pays qui fut la Nouvelle-France d'hier et qui est le Canada d'aujourd'hui.